

Dans l'éclat et la lumière de la rupture : une écriture de l'être et de la fulgurance
sur trois livres de Jean-Paul Michel, traduits en anglais par Michael Bishop

Quand on vient d'un monde d'Idées, la surprise est énorme sort au moment même où deux autres titres, très récents, très vigoureux et très souples, sont réédités (toujours conjointement : Éditions VVV et William Blake & Co.) : *Placer l'être en face de lui-même* et *Stupeur et joie de devoirs nouveaux*. La traduction de ces trois livres bilingues nous parvient grâce aux efforts de Michael Bishop, critique, comme on le sait, dans les domaines de la poésie et des beaux-arts contemporains, éditeur, poète et traducteur également de Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Salah Stétié, Gérard Titus-Carmel et de maintes poètes femmes des quarante dernières années. Ensemble, ces trois ouvrages qui viennent de paraître permettent de pénétrer profond dans ce monde à la fois brillamment combatif et rigoureusement médité, lucide et exaltant, que la post-présentation que Bishop nous offre dans *Quand on vient d'un monde d'Idées* réussit à explorer de façon élégamment compactée.

Un livre écrit donc à deux mains dans l'amitié du traducteur et de l'auteur. Un texte loin de toutes les modes, de tous les attendus. Un texte de l'éclat hölderlinien et de la lumière, servi remarquablement par une traduction fulgurante. Quarante poèmes de Jean-Paul Michel sont choisis, puis traduits en anglais par Michael Bishop dans un recueil qui remet d'emblée en question dans son titre la pensée platonicienne et nous ramène à l'habitation de ce monde-ci. L'humour dont le titre n'est pas exempt semble ouvrir la disponibilité, la possibilité de l'épars, de l'accueil de l'événement poétique ; et de sa surprise. Et cela n'est pas de tout repos. C'est un ébranlement. C'est un arrachement : « *Aime la fougue. Défends-la. Les poètes qui terrifient plaisent* » (p. 73). Le poème de Jean-Paul Michel frappe le regard et s'en empare. Il s'impose aux yeux comme une fragmentation et donne l'image d'un poème déchiré, d'un poème éclaté qui acquiert la force d'un clignotement de lumière. La parole du texte ne s'écoule pas d'un seul tenant, elle émerge violemment d'un conflit brutal entre la parole et le silence, entre le jour et la nuit, entre la vie et la mort, entre le bien et le mal : « *Le Bien et le mal luttent dans l'île / – de force égale – d'égale beauté* » (p. 9). C'est une parole d'appel qui se présente à l'état brut, jaillissement d'énergie pure, parole projetée, jetée qui n'est pas une possession mais un dessaisissement, un rapt essentiel : « *Quand nous croyons nommer, seulement nous appelons et nous éloignons* » (p. 73). Nous portons en nous la blessure de la destruction, victime et auteur que nous sommes d'une fente à double face, d'une déchirure. La seule chose dont il faut parler, c'est l'indicible. Aucune pâte rhétorique, aucun artifice ne vient creuser artificiellement ce vide ou tenter d'en atténuer l'impact :

« *Tracer des signes ici n'est pas décrire C'est appeler Lever / bornant le sans nom une / pierre* ». Le texte est du côté du vide, de la pierre lancée, de la béance et du désir. Kafka le savait qui se dessinait d'un trait féroce : « Je me décide continuellement à la façon d'un boxeur ». Il aurait pu dire d'un poète : « Le poète saisit en poète les choses à dire, en même temps qu'invisiblement, il se retire »¹. Aussitôt après cette saisie, le poète fait le geste de s'en retirer. Le poète ne nous donne du réel que, hors-mesure, dénué, fragmentaire, inépuisable, fêlé : « *le beau Hasard seul gouverne – et la douceur tu / plaques tes cheveux contre ton front pour / faire blanc davantage le / visage ainsi le requiert la visite du / chanteur cruel / aux dieux* » (p. 11). Il crée ainsi un espace qui n'existe qu'en poésie comme si chaque chose se mettait à essaimer, se donnant à la fois une tenue centrale et un étourdissant nomadisme autour de l'essaim : « *En Art, je crois / à l'indifférence à l'endroit des modèles du jour / aux temps longs, / à l'éternel retour réaccentué des figures éclatantes du plus / lointain* » (p. 47) Le poème de Jean-Paul Michel est appréhension, ré-appréhension, ré-apprentissage, mais aussi retirement de sorte qu'il est un entre-deux, une anticipation du vide de l'intervalle. Le poète voit et énonce en rythme, rythme de l'imprévisible : « *comme le nageur dans les eaux chaudes / crachant en cadence l'eau le sel ainsi / roulé dans les eaux réelles / maîtrise en désordre rythme / cadence dérive lutte ou / brisé laisse / son art et son corps aux / courants.* » (p.14) L'angularité gagne le poème à tel point qu'à chaque instant, il vire en ne laissant rien filtrer qui ne soit d'emblée rythmé. Rythme de dissonance. Partition musicale, ses blancs, ses pauses, son tempo, sa segmentation de l'espace blanc, espaces aveugles et lacunaires. Musique atonale toujours brisée : « *Brûlé plutôt qu'instruit, habile à déformer son visage, louant les beautés du néant sonore le plus offensant. / Il chante.* » (p. 17) Le blanc semble aussi nécessaire que la respiration. La nudité, ici, est dénuement comme vœu de pauvreté mais aussi affleurement de l'existential : « *la gaieté des enfants des pauvres d'es / prit* » (p. 18). La notion de pauvreté devient ontologique. Sentir est la seule richesse en soi. « Comment concilier la pauvreté essentielle, un vœu de pauvreté langagière, un maniement subtil du silence, – jamais la langue n'est trop pauvre au poète – et la complétude, ce à quoi n'avoir rien à ajouter ? »² Le poète hôte de l'impouvoir et de l'errance ne perçoit du monde que des paquets d'intensité. Il est le chercheur d'or de ces brisures, il est cette intonation. Réel à bout touchant. La réserve et la brûlure : « *De plain-pied maintenant avec toute réalité friable / savoureuse loin de tout discours absorbé par le / paysage* » (p. 21). Et pour prendre, le poète se déprend, il ne saisit au vif que dans le dessaisissement. « Le poème est appréhension

¹ D'après Arnaud Villani

² D'après Arnaud Villani

dessaisie, bifurcation tourbillonnante sur fond de retrait, soutirant la chose explosée, qui devient non seulement fragment mais totalité fragmentaire »³.

Dans l'ouverture générale de ce qui se démarque du substantiel, reste une poésie du sans pourquoi, de ce qui se montre et se cache en même temps, du laissé-être. La description d'un combat. Le poème manifeste une présence-là énigmatique, écliptique comme un battement, présence qui dérouté toujours de nouveau le sens, la situation, la substance. L'insupportable stabilité. Le pire serait de se laisser ainsi rassasier, de s'endormir, d'endormir en soi les forces, les violences de l'esprit. Poésie en suspens, en éclats, inachevée, fragments, poème en miettes : « *seulement / être* » (p. 23). La poésie perçoit le monde comme une énigme. Il faut donc tendre l'oreille, se déplacer dans le provisoire, s'y frayer des chemins rapides, en parlant à peine, presque sans articuler dans l'ignorance, et puis aller vers la lumière : « *Et l'ignorance de ce qu'il fallait / la maladresse, ses épreuves, pour aller enfin dans la lumière / des choses simples et belles* » (p. 21).

Le poète n'hésite pas à briser la syntaxe, à rompre la continuité, espaçant les mots sur la page et laissant ressurgir entre eux le blanc qui évoque le fond muet des choses. Aussi bien que le paysage, le langage présente des failles, des abîmes, des pics, des déchirures, des brûlures : « *La vie est une brûlure, pas un calcul...* » (p. 53). Tout se fragmente, se disjoint, s'érige, s'efface, ce qui explique l'usage fréquent de mots comme cassure, rupture, fracture. De la rupture et de l'éclat naît une parole d'explosion, une parole revenant sur sa fracture, une parole de joie et de sel exultante (p. 52) : « *la mer – simplement baigné par l'élément* » (p. 21). Poésie de l'éclat élémentaire dans la mer et la lumière, dans la beauté friable et savoureuse, dans le paysage, dans ce qui brille aussi d'un éclat terrible.

Du même ordre est la surprise, surprendre, c'est introduire l'angulation poétique. Le poème est intensément et finement anguleux, et il ne s'agit pas tant de violence dans la surprise que d'un changement subtil de direction qui ouvre une nouvelle voie, esquissant l'image de l'infini : « *nous naviguons sur un vaisseau superbe...* » (p. 65).

Cette soudaineté qui délie la poésie des contraintes d'un temps accumulatif et l'associe à un temps explosif, impliquant une intensité et la traduction de cette intensité : l'abrupt, la conscience aiguë de la matérialité des choses, de leur aspérité, de leur rugosité, de leur résistance, de notre absence de prise sur elles, éblouis que nous sommes par la lumière crue. Et alors peut se découvrir une essentielle proximité des choses.

³*Idem*

La dépersonnalisation du poète ouvre une modification du voir. Existence absorbée par la vision, conscience immergée dans son voir. Le jour rayonne. Nous saisissant de la lumière : « *Nous sommes les enfants de ce feu* » (p. 65). Le poète devient lui-même la source d'insistance entre nous et les choses. Tout ressentir comme somme affolante des intensités. Sens de l'intension, du plein, du ramassé. Intensité capable d'une injonction. Le poète imite l'injonction qu'il a préalablement reçue de la chose et suscite l'intense : « *Le noir éclatant en nous* » (p. 66). Ainsi peuvent revenir en poésie la brillance des éclats du réel. Un éclat qui apparaît et qui alimente, par la distance qu'il oppose à la saisie, le désir qu'on peut avoir de lui, une fulgurance langagière : « *Un feu nous consume* » (p. 67). Avènement, événement. Chaque fois, le poème prend plusieurs directions au même instant, feu d'artifice qui gicle dans chaque ligne, écarts entre les niveaux de réalité. « Une ontologie du poétique en passe par la violence calme d'un hétérogène venu du surgissement, venu de la remontée et de la présence insistante d'un abîme en arrière-forme, défixant toute forme, venu enfin de la remontée d'un temps mythique ou d'un moment où la chose simple est là, sans traduction »⁴. Eclat du fraîchir : « *La douleur même réclame qu'on la traite avec équité / Elle aussi brille / d'un éclat terrible* » (p. 67). Certes coupure et faille, mais tout y entre et en ressort neuf dans une solitude revitalisante, revirtualisante. Certes coupure et faille mais revirginisation. La parole se maintient seule, risquant sur le blanc de la page, l'affirmation de sa présence. Retrouver partout la virginité et permettre au blanc de revenir pour authentifier le silence : « *Mais la Beauté grandit de cette injure* » (p. 73). Dureté luisante, lumière, éclat. Parole d'ouverture, de disponibilité, d'arrachement, la poésie de Jean-Paul Michel s'actualise dans chaque fragment, chaque éclat. Rapt essentiel. Sol devenu lumière. Ardeur et vide. Aridité. Vérité de profération : tension accordée au surgissement de la voix dans l'écriture : « *Je te donne à baiser ma bague, / soleil !* » (p. 46). Risquer le destin de sa propre parole en la confiant à chaque fois au hasard d'une profération nouvelle. La fraîcheur d'origine de l'instant ne saurait se maintenir sans l'intervention d'une syncope, tel ce battement de paupière. Surgissement d'un dire, elle ne porte sens qu'en se défaisant. Le mot s'enlève sur la page, au sens où il est à la fois posé et arraché, en représentation et hors-représentation. Le poème a pour nature d'être soudain, cette poésie a une vitesse pure, une vitesse absolue. Sorte d'affolement immobile, une opacité. Le dessin ainsi libéré, c'est la trace, le trait, la partition éclatée dans le blanc et dans la lumière. De même qu'entre chaque mot, entre les fragments épars, la traversée du blanc ne se peut qu'à la faveur d'une cohésion même fuyante mais

⁴ D'après Arnaud Villani

pressentie, inexplicable : « *à l'impulsion, et à sa correction en sévère justice* » (p. 47). Habiter requiert des lignes fracturées qu'elles épuisent jusqu'à l'infini leur voyage. C'est en ressauts et fractures qu'elles deviennent hospitalières. Lignes à la fois continues et hétérogènes de direction imprévisible. Accélération. Espace d'arcs-boutants, de tirants et de portants, tension extrême de l'architectonique, au bord de l'explosion. Chaos de forces et force de désir ou d'énergie : « *d'un coup pourvu de tout le / désirable* » (p. 21). Une relation rythmique s'établit. Heurts, chocs, affrontements, unions, et séparations brusques, cristal de rythme. Aussi bien que le paysage, le langage présente des failles, des abîmes, des pics, des déchirures. Tout se fragmente, se disjoint, s'érige, s'efface mais de la rupture naît une parole revenant sur sa fracture : « *Ecrire est une poursuite une Chasse* » (p. 55). Paradoxe d'une continuité discontinue, le fragment comme fracture de l'espace mais fracture franchie, comme si les bords de la cassure étaient plus proches d'être séparés par une faille, rupture qui réunit, pensée de l'écart qui sépare et unit à la fois : « *L'expérience pure est un feu* » (p. 73). En transmettant l'éclair, le poète restaure le nuage de consonance. Union infinie et séparation infinie, La multiplicité, l'intensif, le continu hétérogène, l'angulaire partout, changeant sans cesse de direction, le tenseur, l'immanence et l'absoluité. Plis angulaires, cassures, captures, bondissements, et chaque rencontre produit des points de germination et de résonance. Rassembler sur soi tout ce qui de soi est épars, revenir au centre, ne faire qu'un, cette opération se lie à la lumière comme la flamme d'une lanterne continue de briller dans la tempête. Les échanges brûlent la vie et l'écriture d'un feu clair : « *Dans cette lumière parfaite* » (p. 23).

[Béatrice Bonhomme]

Jean Paul Michel,

Quand on vient d'un monde d'Idées, la surprise est énorme

Placer l'être en face de lui-même (réédition)

Stupeur et joie de devoirs nouveaux. (réédition)

Éditions VVV et William Blake & Co, trois livres bilingues avec traduction en anglais de Michael Bishop